
Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Perspectives du care », 2017, 160 p.

Colin Pahlisch



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/4389>

DOI : 10.4000/genesis.4389

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2019

Pagination : 203-205

ISBN : 979-10-231-0650-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Colin Pahlisch, « Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Perspectives du care », 2017, 160 p. », *Genesis* [En ligne], 49 | 2019, mis en ligne le 15 décembre 2019, consulté le 10 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/4389> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.4389>

Tous droits réservés

Éric Méchoulan, *Lire avec soin. Amitié, justice et médias*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Perspectives du care », 2017, 160 p.

Compte rendu par Colin Pahlisch

Face aux ratures, biffures et autres « pattes de mouche » qui couvrent les manuscrits de Victor Hugo, Paul Valéry se serait exclamé : « Ces pages-là sont magnifiques [...] Rien de plus beau qu'un beau brouillon. » L'anecdote, rapportée par

William Marx¹³, est connue des généticiens ne.s et l'éloge valéryen du brouillon constitue un jalon incontournable dans l'histoire de la raison génétique. Pourtant la « Mythification de la Rature » chère à l'auteur de *La Jeune Parque* avait sans doute aussi un côté passionnel. Notre rapport aux matériaux et aux aspects de l'écriture a toujours été marqué par les affects, caractérisé par une certaine *attitude* (laudative ou contemptrice) vis-à-vis de ses supports. Cette attitude trahit souvent une position axiologique forte¹⁴. Tout usage du langage, sous quelque aspect que ce soit, véhicule des affects et *implique* les interlocuteurs. L'auteur de *Lire avec soin* note à cet égard que « dans le rapport qu'un lecteur *entretient* avec un auteur [...] se tressent des liens qui, pour n'être pas matériels, sont au moins émotionnels (l'émotion est d'ailleurs telle qu'elle peut justement investir la matérialité d'un livre [...]). "Entretenir" indique déjà qu'il faut prendre en compte ce fait de se "tenir entre" les êtres » (p. 136). Se « tenir entre » : voilà justement ce que la lecture rend possible. Elle représente pour Éric Méchoulan « une désimbrication de soi », un « déport hors de soi » (p. 147) qui nous ouvre à la pensée d'autrui, affine notre vision du monde et nous permet « d'être intelligent *avec* d'autres personnes, passées ou présentes [...] » (p. 146). L'auteur suggère de concevoir la lecture à la manière d'une rencontre permanente, selon « une structuration des êtres *par les relations* qui les mobilisent » (p. 32). Selon lui « lire, c'est se sentir à la fois solitaire et solidaire, irréductiblement séparé des autres et absurdemement proche » (p. 141). Fidèle aux théories du *care*, le propos de son récent ouvrage approfondit les enjeux éthiques et heuristiques d'une telle opération cognitive, en accordant une attention particulière aux techniques et aux appareillages de diffusion et de modélisation des messages à lire : « ces appareillages sont ce qu'on nomme couramment les "médias", à condition de prendre ce terme en son sens le plus large possible [...] » (p. 32). Il s'agit d'interroger la spécificité de la lecture en ce qu'elle incarne une pratique de *soin*, corrélée aux

formes sous lesquelles elle se présente. *In fine*, l'auteur se propose de poser les bases « d'une théorie des médias intégrée à une pensée de la justice » (p. 27), une telle théorie consistant « à faire entrer le souci des techniques d'énonciation dans le soin des relations aux autres » (p. 33).

Qui souhaite donc lire « avec soin » commencera par s'interroger sur ce qu'on entend par lire. Aujourd'hui, ne *lisons*-nous pas tout autant des romans que des fichiers audio et visuels *via* nos dispositifs numériques ? Les historiens de l'art aussi bien que les sociologues ne proposent-ils pas des « lectures » de tels tableaux de maître ou de tels phénomènes collectifs ? Éric Méchoulan propose ainsi en introduction de son ouvrage une définition extensive du fait de lire, remarquant « combien la notion de lecture semble s'étendre bien au-delà de la relation solitaire que nous pouvons entretenir à un livre [...] » (p. 11). Le verbe *lire* « en vient, de manière générale, à dénoter toute activité de décryptage [...] ». On peut ainsi espérer lire les situations ou les êtres comme à livre ouvert » (p. 12). Il existe cependant différentes *qualités* de lecture, plus ou moins aptes à transcrire la vérité d'un texte ou d'une situation, et donc à lui rendre proprement justice. Montaigne à l'appui, Éric Méchoulan montre que tout « bon » décryptage d'une situation (extérieure) dépend d'une compétence de lecture introspective, d'une acuité de regard envers son propre comportement. Autrement dit : « la lecture est à la fois épistémologie et morale, savoir et conduite. [...] la connaissance de soi par la lecture qu'on en fait donne accès à la lisibilité des autres hommes » (p. 21). Dans cette optique, la lecture nous engage dans la double évaluation de soi-même et d'autrui. Son exercice s'articule « entre pouvoir de déchiffrement et puissance de compréhension » (p. 25). Lire procède d'une certaine *attention* (une autre signification du mot anglais *care*) au monde et aux enjeux des rapports intersubjectifs. Lire « avec soin » revient à ne jamais perdre de vue l'impact sur soi-même comme sur autrui des modes de transmission par lesquels la lecture nous

est rendue accessible. En ceci, « la lecture est une question de justice » (p. 26).

Une juste lecture prendra ainsi toujours garde à ses supports techniques, car même si les dispositifs qui médiatisent nos relations demeurent des choses, « les choses elles-mêmes sont des nœuds d'attachement pour relier les êtres humains entre eux, voire les êtres à eux-mêmes » (p. 28). Éric Méchoulan souscrit ici à la conception du philosophe Ivan Illich selon laquelle les outils que nous utilisons dans la transmission de nos messages participent d'une certaine « convivialité ». En effet, interroger les enjeux affectifs inhérents à nos relations aux médias « nous permet de remettre les sentiments au cœur du lien social » (p. 135). La prise en compte de cette dimension de notre rapport aux modes de transmission nous permet d'accroître contrôle et conscience vis-à-vis des médias, étant entendu que, selon Illich, « conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil¹⁵ ». S'interroger sur la « justice » médiatique en abordant les enjeux inhérents au fait de lire relève dans cette optique, plus que d'une didactique, d'une *politique* de la transmission. Une telle politique a trait à la nature même de notre rapport à l'écrit. Ce rapport s'effectue en un lieu spécifique et à un temps *t*, bien souvent postérieur à la rédaction du texte. Or la lecture d'une œuvre passée fait courir au lecteur de multiples risques, en premier lieu celui d'une mécompréhension du sens du texte et d'une méconnaissance du contexte d'émission. Le danger de la lecture provient « de la dissociation entre

13. William Marx, « Genèse de la génétique : Valéry, Duchamp et les économistes », dans *L'Œuvre comme processus*, Pierre-Marc de Biasi et Anne Herschberg Pierrot (dir.), Paris, CNRS éditions, 2017, p. 45.

14. On lira à ce sujet cet autre article de W. Marx : « Les résistances théoriques à la critique génétique », dans *La Création en acte. Devenir de la critique génétique*, Paul Gifford et Marion Schmid (dir.) Amsterdam – New York, Rodopi, 2007, p. 51-63.

15. Ivan Illich, *La Convivialité*, Paris, Le Seuil, Coll. « Points », 1973, p. 13.

le scripteur et l'inscription qui ouvre un espace difficile à prédire, ouvert aux malentendus et aux résistances » (p. 38). L'étude des processus techniques autant que des fondements axiologiques ayant présidé à la production du texte et de son sens vise à rétablir une forme d'équité, de clairvoyance, entre lecteur et scripteur. Ainsi « lire, c'est d'abord regarder, et même écouter. C'est devenir attentif aux opacités spatiales et temporelles des régimes médiatiques dans lesquels sont produites les significations » (p. 43). Lire *avec soin* signifie, en premier lieu, prêter une attention accrue à la singularité du moment et des conditions qui ont donné naissance au texte. En second lieu, et de façon plus proactive peut-être, la lecture soigneuse s'apparente pour Éric Méchoulan à une forme de critique, au sens où l'entendait le philosophe Michel Foucault, c'est-à-dire à une façon de « penser des distances, et surtout de *justes distances* » (p. 47) entre conditions d'élaboration des textes et production de significations. Dans l'édition récente de la conférence donnée par Foucault en 1978, le philosophe définit l'activité critique comme « l'art de n'être pas tellement gouverné », ou encore comme « le droit d'interroger la vérité sur ses effets de pouvoir et le pouvoir sur ses discours de vérité [...] »¹⁶. Appliquée à la lecture, une telle attitude revient à traquer tout abus de pouvoir idéologique, toute coercition intellectuelle, tout *a priori* inexprimé du scripteur. Une approche critique « soigneuse » enjoint aussi à révéler la part d'inédit, d'inaperçu, à mettre au jour des potentialités interprétatives tacites ou *tues* d'un texte. Lire apparaît en ce sens comme un acte de courage¹⁷. Tout lecteur soigneux souhaitera faire parler à travers un texte les voix implicites qu'on y a dissimulées,

au risque de la censure peut-être, mais au profit de la clarté et de l'enthousiasme interprétatifs. « Lire avec soin permettrait alors de reconnaître vertus et vices là où la foule des préjugés en affaiblirait les visions et en affadirait les saveurs » (p. 55).

À partir de ces considérations nodales, l'auteur poursuit son exploration des liens qui unissent éthique du *care* et pratiques de lecture, en mettant en lumière les aspects sous lesquels la préoccupation du soin apparaît dans la relation entre auteur et lecteur. Il aborde notamment les enjeux liés au rôle de l'historien (chapitres 3 à 5), puis explore la question de l'*adresse amicale* dont usent de multiples auteurs envers leurs lecteurs (de Rabelais à Baudelaire) comme marque de bienveillance et embrayeur affectif dans l'acquisition du sens et la réception d'un texte (chapitres 6 à 9).

En définitive, les généticiens ne pourront lire le texte d'Éric Méchoulan comme une mise en perspective stimulante et novatrice de leur travail, au prisme des théories du *care*. L'acuité, la rigueur et la précision scientifiques nécessaires à l'étude des manuscrits se double dans la visée du soin d'une dimension éthique et politique essentielle, qui invite à envisager la part affective et sensitive inhérente à la matérialité des supports et des sources. La critique génétique, incarnant sans doute l'une des formes de lecture les plus exigeantes, apparaît dans le miroir que lui tend l'ouvrage d'Éric Méchoulan comme le champ d'exercice et d'expérimentation par excellence de cette « pensée de la justice intégrée à une théorie des médias » dont l'auteur pose ici les jalons. La diversité et l'éparpillement des éléments visant à établir un dossier de genèse confrontent constamment le chercheur en littérature

des choix éthiques dans la composition d'un avant-texte. La numérisation des sources et la généralisation de la lecture des manuscrits sur écran appellent à penser aujourd'hui l'impact cognitif (et affectif) de ce médium sur l'étude des textes et l'avenir de la recherche, quitte à oublier le plaisir du papier, à se résigner à ce que soit, comme le soulignait déjà Almuth Grésillon, « perdu à jamais le tracé d'une main¹⁸ »...

Si l'on peut regretter le caractère encore liminaire, le rôle d'esquisse, joué par l'ouvrage d'Éric Méchoulan, son potentiel d'inspiration pour hier et aujourd'hui est indéniable. Il importe aux chercheurs en littérature de considérer et de réfléchir au plan axiologique, cette césure ou ce « tenir-entre » qui lie le médium au sens. L'une des vertus du livre d'Éric Méchoulan consiste à nous rappeler que « les écrits ne sont pas des objets morts, mais des gestes d'écriture suspendus à leurs traces, et aux multiples interactions qui les ont provoqués, permis et reconduits. [...] Non pas ce qui est soumis à un regard investigateur, mais ce qui nous permet de rêver à de nouveaux possibles en nous y impliquant comme avec des amis » (p. 140).

16. Michel Foucault, *Qu'est-ce que la critique ?*, Paris, Vrin, 2015, p. 37 et 39.

17. Éric Méchoulan relève également l'importance que la notion de courage revêt chez Foucault, notamment au travers du titre de son dernier cours donné au Collège de France en 1984 peu avant sa mort : *Le Courage de la vérité*.

18. Voir Almuth Grésillon, « “Nous avançons toujours sur des sables mouvants”, espaces et frontières de la critique génétique », dans *La Création en acte*, Paul Gifford et Marion Schmid (dir.), Amsterdam – New York, Rodopi, 2007, p. 29-41.